

*Au Puits  
de  
La Paracha*

*Pensées recueillies  
de Rabbi  
Elimelech  
Biderman Chlita*

*Balak*



# Au Puits de La Paracha

## Balak

**« Son D., Hachem est avec lui » : grâce à sa Emouna, un homme repousse tous les maux**

« Voici qu'un peuple est sorti d'Egypte, déjà il couvre la face de la Terre et il est campé vis-à-vis de moi. Viens donc je t'en prie et maudis-moi ce peuple (...) » (22, 5-6)

Certains commentateurs expliquent (cf. le Sefat Emet année 5632) que la 'Klipa' (l'écorce symbolisant en terme de Kabala les forces maléfiques) de Balak et de Bilaam consistait à faire dépendre tout ce qui se passe dans le monde de l'ordre naturel. Dans sa manière de s'exprimer « *Voici qu'un peuple est sorti d'Egypte* », Balak insinue faussement que le peuple d'Israël est sorti de lui-même, par ses propres forces. Il poursuit néanmoins en disant « *il couvre la face de la Terre* », en suggérant ainsi qu'Israël masque le point de vue 'Terre à terre' qui prône que tous les faits et gestes, tous les événements sont régis uniquement par les lois de la nature. Au contraire, les Hébreux croient que tout provient du Ciel. Cette perspective du monde est pour Balak intolérable. Dès lors, il fait appel à Bilaam afin de maudire les Bné Israël.

Un Ba'hour fut un jour tourmenté par des doutes au sujet de la Emouna. Le Tséma'h Tsedek le fit appeler. Lorsqu'il se trouva devant lui, ce dernier saisit un foulard dont il se couvrit les mains et se mit ensuite à l'agiter dans tous les sens. Puis, il demanda au Ba'hour : « Qui agite ce foulard ?

- Le Rabbi, répondit ce dernier, puisqu'il le tient dans ses mains !

- D'où sais-tu, demanda le Rabbi, que ce sont mes mains qui l'agitent ? Les as-tu vues ?

- Certes, je ne les vois pas, mais je sais !

- Il en est de même pour le Saint-Béni-Soit-Il, reprit le Rabbi, lorsqu'Il conduit Son monde. Et même si nous ne Le voyons pas, néanmoins, nous savons sans nul doute que c'est Lui qui a toujours accompli, qui continue à accomplir et qui accomplira à tout jamais tout ce qui se passe dans le monde ! »

Le Zohar (3, 199b) rapporte que les deux premières lettres des noms de Balak בלק et de Bilaam בלעם forment le mot בלביל Bilboul, la confusion.

Le Nétivot Chalom explique qu'il s'agit de la même tactique que celle de Hamane à propos duquel la Méguilat Esther (9, 24) témoigne qu'il désirait « *les bouleverser (les juifs) et les anéantir* », à savoir qu'il projetait de provoquer en eux la confusion afin de pouvoir les exterminer. Il savait, en effet, qu'il ne pourrait les vaincre s'il ne parvenait pas auparavant à les désorienter. Ce fut le même stratagème qu'employèrent Balak et Bilaam qui tentèrent d'ébranler la foi intègre qui animait les Bné Israël et qui émanait de leur sérénité d'esprit. Cette explication permet également de comprendre ce que rapporte un autre passage du Zohar (3,194a et 282b) : les deux dernières lettres des noms עמלק et בלק juxtaposées forment le nom עמלק (Amalek), car à cause du בלביל Bilboul, de la confusion, le juif en viendra à être habité par le doute symbolisé par Amalek (la valeur numérique du nom Amalek (240) est aussi celle du mot ספק, le doute). Sa Emouna en sera également (que D. préserve) refroidie, comme il y est fait allusion dans le verset à propos d'Amalek : « *Lorsqu'il t'a surpris* ». L'expression employée est אשר קרד (il t'a surpris) qui évoque à la fois le terme קר (froid) et celui de מקרה (le hasard), ce qui laisse entendre que tout est le fruit du hasard.

Néanmoins, lorsque l'homme se renforce dans sa foi, sans faire aucun calcul, et qu'il garde constamment à l'esprit que le Saint-

Béni-Soit-Il est le Seul qui dirige ses pas à chaque instant, cette confusion et toutes les mauvaises pensées, fruits de son imagination, s'évanouiront. En rallumant le feu de sa Emouna, le juif verra se dissiper tout ce qui assombrit son existence et il retrouvera sa sérénité. Le Rav de Kabrine écrit dans l'une de ses lettres : « Toute la richesse du monde ne vaut pas un seul instant où le juif réside dans la paix et la sérénité d'esprit. »

C'est pourquoi le Yétser Hara s'acharne tellement à déstabiliser l'homme et à lui ôter son assurance, car il sait que là réside le début de sa chute. Il est possible que ce soit la raison pour laquelle nos Sages ont comparé le Yétser Hara à une mouche (Brakhot 61a). En effet, comme lui, elle ne possède pas la force de causer directement du tort. Elle ne peut que tourmenter sa victime par des allées et venues incessantes et lui faire perdre sa sérénité afin qu'elle abandonne finalement la source vive de la Emouna pour aller s'abreuver à des sources impures.

Cette explication concerne toutes les relations que ce soit celles d'un homme avec lui-même, avec son prochain ou encore avec le Créateur. En effet, il arrive souvent qu'une personne fasse des projets et que ceux-ci n'aboutissent pas, comme le décrit le dicton (en Yiddich) : « L'homme pense et le Saint-Béni-Soit-Il rigole ! »

Cette description correspond particulièrement à la période tourmentée (encore dans de nombreux pays du monde, n.d.t) que nous vivons où personne ne sait clairement de quoi sera fait l'avenir. Le mariage se déroulera-t-il à la date prévue ? Comment sera la cérémonie nuptiale ? Quand pourra-t-on voyager à l'étranger pour affaires ? Tout comme ce père qui, il n'y a pas si longtemps, m'annonçait la date et le lieu du mariage de son fils en disant 'Si D. veut', et en ajoutant 'cette fois-ci, c'est vraiment si D. le veut !' (Il voulut ainsi signifier qu'il ne prononçait pas cette formule par habitude mais ressentait pleinement qu'aucun projet ne dépendait de lui mais seulement de la volonté d'Hachem.)

Il en est de même en ce qui concerne les relations de l'homme avec son prochain :

L'étude de notre Paracha nous permet de voir que Balak fut pris de panique à l'approche des Bné Israël de la frontière de son pays. Il fit appeler Bilaam deux ou trois fois de suite en lui envoyant à chaque fois des émissaires plus importants. Il utilisa tous les stratagèmes afin d'exterminer les Hébreux, effrayé par la seule idée d'être lui-même anéanti par eux, comme il l'annonça : « *Bientôt cette multitude aura fourragé tous nos alentours comme le bœuf fourrage l'herbe des champs.* » (22, 4) Mais, en réalité, cette terreur ne reposait sur rien puisque les Bné Israël avaient déjà, depuis longtemps, reçu l'ordre de ne pas combattre Moab, comme il est dit : « *N'assiège pas Moab* ». Ils ne s'étaient jamais souciés de lui alors que de son côté, Balak remuait Ciel et Terre et tout cela en vain (un certain Rav fit remarquer à ce sujet que Bilaam savait tout cela et aurait pu tranquilliser Balak. Mais, il ne le fit pas espérant ainsi lui soutirer beaucoup d'argent et des honneurs.)

Très souvent, il nous semble que quelqu'un nous veut du mal ou qu'un autre cherche à nous nuire. Notre imagination nous emporte et finit par nous voler notre sérénité, notre sommeil. Parfois même, elle nous conduit à dépenser beaucoup d'argent, alors qu'en réalité, toutes ces pensées n'ont aucun fondement. Quelles preuves tangibles avons-nous qu'un tel nous veut du mal ?

La parabole suivante illustre ce genre d'attitude :

Un homme eut, un jour, le besoin urgent d'une somme d'argent qu'il ne possédait pas. Sans autre alternative, il décida de se rendre chez un ami afin de lui demander un prêt. En chemin, il pensa soudain que cet ami n'accepterait probablement pas de le lui accorder, et qu'il le renverrait bredouille. Sur le champ, il repoussa cette idée : après tout, pourquoi son ami ne ferait-il pas preuve de générosité à son égard ? Néanmoins, pendant tout le trajet, cette pensée ne cessa de le tourmenter, à tel point qu'elle se transforma en réalité. Tout en la ressasant,

sa colère s'enflamma et il se dit : « Pourtant, je me suis toujours efforcé de lui faire du bien ! Pourquoi cet ingrat me rend-il le mal pour le bien ? Que lui ai-je fait ? » Il continua ainsi son chemin, sa colère allant en s'amplifiant jusqu'à l'envahir totalement. Et le voici pestant contre son ami d'antan, son attitude honteuse et son refus de lui venir en aide alors qu'il était dans le besoin.

Lorsqu'il arriva, il frappa à la porte et avant même que son ami vienne lui ouvrir, il lui cria : « Je n'ai pas besoin de tes bontés ! Ne me prête rien ! Et dorénavant, je ne te connais plus ! » Et il claqua la porte qui venait de s'ouvrir avec un tel fracas qu'il s'entendit de l'autre côté de la rue, laissant son ami interloqué, se demandant de quoi il s'agissait.

Il en est de même de nombreux différends et de nombreuses querelles qui ne reposent sur rien d'autre que sur l'imagination. Cependant, le Satan, lui, ne renonce jamais à l'occasion qui lui est offerte et ne laisse pas l'homme prendre le temps de réfléchir à son erreur et arrêter ainsi la dispute. Nombre de nos frères sont ainsi entraînés dans les affres de la discorde et leurs néfastes conséquences, à cause d'une erreur futile du début. Un tel est rempli de colère à l'égard de son ami qui ne l'a pas invité au mariage de son fils, alors que cette idée n'a même pas effleuré ce dernier. Souvent, il ne s'agit que d'une simple erreur qui s'est glissée dans la liste des invités, ou d'un retard dans les envois. Et voici que ladite personne vexée entame déjà une dispute et que l'autre lui répond en conséquence, imaginant des milliers de raisons pour lesquelles son ami lui en veut. Dès lors, la querelle s'installe entraînant dans son sillage leurs épouses et toutes leurs connaissances, pour une raison qui n'a jamais existé et à laquelle personne n'a jamais pensé. Haine gratuite au sens littéral du terme !

Cela concerne enfin, les relations entre l'homme et son Créateur. Rabbi Yaakov Méir Chekhter rapporte dans son ouvrage *Lékéte Amarim* que dans certaines contrées

lointaines, il existe une espèce d'oiseau qui habite de très hauts arbres. Au même endroit, se trouve également une certaine sorte de serpent qui convoite ardemment ce genre d'oiseau. Pour arriver à ses fins, le reptile utilise une ruse : du fait qu'il ne peut ramper sur l'arbre où se perche cet oiseau, il s'approche du tronc et lorsqu'il s'est assuré que l'oiseau le regarde, il ouvre grand sa gueule à un rythme saccadé. Lorsque l'oiseau aperçoit du haut de son arbre le serpent prêt à l'avalier, il est soudain pris de terreur. Et, au lieu de demeurer serein, sachant que de toute façon, celui-ci n'a aucune chance de l'attraper, ou de s'enfuir au loin, il perd ses moyens. Par peur, il se penche jusqu'à ce que toutes ses forces l'abandonnent et finit par tomber du haut de son arbre, tout droit dans la gueule grand ouverte du rusé reptile.

Cette histoire peut constituer une parabole en ce qui nous concerne : nombre d'entre nous sont découragés d'eux-mêmes, sans avoir réellement de raison de craindre leur mauvais penchant, car sans trop d'effort, ils seraient en mesure de le soumettre. Nous pouvons désormais leur dire : « Pourquoi vous décourager ? Le Yétser Hara n'a pas la force de vous prendre dans ses filets ! Fuyez-le et élevez-vous vers votre Père Céleste et vous vous apercevrez alors que toutes ses ruses ne sont que des illusions afin de vous effrayer et de vous conduire au renoncement, pas plus que cela ! »

Certains expliquent d'après ce qui précède l'enseignement de la Guémara (*Haguiga 16a*) : « Si un homme voit qu'il succombe à son Yétser, qu'il aille dans un lieu où on ne le connaît pas, qu'il s'enveloppe de noir et qu'il fasse ce que bon lui semble, mais qu'il ne profane pas le Nom d'Hachem en public. » Les Richonim s'interrogent sur cette Guémara apparemment étonnante (cf. *Tossefote Ad Hoc*) : comment nos Sages peuvent-ils permettre à un homme de faire ce que bon lui semble ?

C'est qu'en fait, lorsque le Yétser prend le dessus, il aveugle les yeux et l'esprit de l'homme au point de l'empêcher de réfléchir

à la gravité de la faute, et il le perturbe jusqu'à ce qu'il se laisse entraîner dans ce qui est défendu. Néanmoins, dès que cet homme repousse cette idée en revêtant des habits nouveaux et qu'il va dans un endroit inconnu, la tempête qui fait rage en lui peut entre-temps s'apaiser, si bien que le feu étranger qui l'habite s'éteint, et il est en mesure de repousser les avances du Yétser.

Le Midrach (Bamidbar Rabba) rapporte quelque chose d'extraordinaire à propos du verset (21, 12) : « *Ils campèrent dans la vallée de Zéred.* » Nos Sages commentent en effet le nom Zéred en l'associant au mot 'Zérete' (car les lettres Dalet et Tav commutent) et nous enseignent que cette vallée n'avait pour largeur qu'un Zérete (mesure d'une demi-coudée, ce qui représente environ treize centimètres). Et malgré tout, durant trente-huit ans, les Bné Israël ne purent la franchir, comme il est dit : « *A présent, mettez-vous en devoir de passer le torrent de Zéred* », et précisé juste après (verset 14) : « *La durée de notre voyage depuis Kadech Barnéa jusqu'au passage du torrent de Zéred avait été de trente-huit ans jusqu'à la disparition de toute la génération.* »

A l'inverse, la mer Rouge si immense s'ouvrit devant eux et ils la traversèrent à pieds secs. Cela nous enseigne qu'un homme ne peut faire le moindre pas si cela n'a pas été décrété auparavant dans le Ciel et que telle est la volonté du Saint-Béni-Soit-Il. Si Hachem le désire, même la mer pourra se fendre, et s'Il refuse, même une étendue d'un Zérete sera infranchissable !

**« Le clairvoyant regard » : l'homme sensé verra, dès que l'heure lui sourit, que le Créateur conduit le monde**

« *Parole de Bilaam, fils de Béor, parole de l'homme à l'œil borgne. De celui qui entend le verbe Divin, qui perçoit la vision du Tout-Puissant, il fléchit mais son œil reste ouvert.* » (24, 3-4)

Il faut savoir, écrit le Chlah Hakadoch (Torah Or), qu'aucun mal ne s'exerce d'En-Haut sur le peuple d'Israël. Et même s'ils subirent le courroux divin lors de la

destruction des deux Temples et de leur exil parmi les nations, tout ce qui advint fut pour leur bien, à l'instar d'un père qui châtie son fils pour le ramener dans le droit chemin. Par conséquent, s'ils reviennent d'eux-mêmes dans la bonne voie, il n'est dès lors plus utile de les éprouver. Ce constat, poursuit-il, nous permet d'expliquer l'expression employée dans le verset : « *parole de l'homme à l'œil borgne* » :

Le terme hébraïque employé ici dans le verset pour désigner l'homme est גֹּבֵר qui est rattaché au verbe גָּוַר, (vaincre, réussir). Ceci constitue une allusion au fait que lorsqu'une personne réussit dans toutes ses entreprises et que la chance lui sourit, elle ne se souvient plus que de la provenance de tous ces bienfaits et est considérés comme un borgne (dont l'œil est fermé et ne voit pas que la réussite et la bénédiction dont il bénéficie proviennent d'Hachem). Mais c'est seulement lorsqu'« *il fléchit* » (suite du verset), au moment où il subit une chute, que « *son œil reste ouvert* » (fin du verset). Il se souvient alors qu'il existe un Créateur qui conduit le monde. Pourquoi, se demande-t-il alors, ne s'en était-il pas souvenu lors de sa période faste, sans qu'il ne lui soit nécessaire d'en arriver à de telles extrémités ?

L'histoire qui suit m'a été transmise par une de mes connaissances : un Ba'hour de Bné Brak se fiança avec la fille d'un érudit en Torah de la ville de Monroe aux Etats-Unis. Tous se réjouirent alors de la bonne nouvelle, à commencer par ses parents et ses frères et sœurs.

Malheureusement, la semaine précédant le mariage avant le Chabbat où il devait monter à la Torah (Chabbat 'Ofrouf' d'après la coutume des communautés achkénazes, n.d.t), il fut hospitalisé, et fut libéré de justesse, juste avant Chabbat avec une désagréable nouvelle : il souffrait de diabète (à D. ne plaise !). A l'issue du Chabbat, avant de partir à l'étranger pour son mariage, on lui installa un appareil afin de mesurer à chaque instant la quantité de sucre présente dans son corps (un tel appareil se met à sonner lorsque le taux de

sucré devient anormal). Il fut difficile pour la famille d'accepter cette nouvelle, néanmoins, ils étaient convaincus que tout était pour le bien. Avec l'aide d'Hachem, le fiancé fonda un foyer exemplaire (et il fut en outre nommé à un poste à responsabilités dans le domaine de la diffusion de la Torah). Au bout d'un an, un fils lui naquit. La nuit du Chabbat après le repas, il se mit en chemin depuis la maison de son beau-père vers la synagogue où se déroulait le 'Chalom Zakhar' (apéritif agrémenté de Divré Torah, le Chabbat d'avant la Brit Mila, d'après la coutume des communautés achkénazes, n.d.t). Comme il désirait devancer le reste des invités en raison de l'heure déjà tardive, il partit seul et dut traverser un petit bois où les gens craignaient habituellement de s'aventurer de peur d'y croiser des personnes douteuses. Sans autre alternative, il s'y engagea, néanmoins, en pressant le pas et... ce qui était à craindre arriva : plusieurs hommes de couleur l'agressèrent et ce n'est que par miracle qu'il eut la vie sauve, grâce à l'appareil qu'il portait. En effet, sous l'effet du choc, celui-ci tomba à terre et se mit à sonner bruyamment. Immédiatement, les agresseurs furent pris de panique en pensant qu'il s'agissait d'une alerte destinée à prévenir la police locale. Sans demander leur reste, ils prirent leurs jambes à leur cou et décampèrent ! Il s'avéra alors que l'épreuve du diabète l'avait sauvé d'une mort certaine !

L'histoire qui suit est celle d'un Roch Collel important qui dirigeait un établissement d'une centaine d'Avrékhim. Lorsque les temps devinrent difficiles et que les donateurs se firent rares, il se demanda d'où il pourrait désormais se procurer l'argent destiné à payer ses Avrekhim. Il se rendit chez l'un des grands Rabbanim et lui fit part des difficultés que traversait son Collel, et émit la possibilité de le fermer définitivement.

« Au contraire, lui répondit le Rav, fais-y entrer encore une vingtaine d'Avrékhim et le mérite de ce soutien à l'étude de la Torah t'apportera la délivrance. » L'homme écouta son conseil et en effet, les portes s'ouvrirent et il trouva de généreux donateurs prêts à soutenir le Collel. L'abondance se fit tellement sentir qu'il accueillit encore de nombreux Avrekhim, jusqu'à doubler son effectif d'origine. Après un certain temps, il se rendit à nouveau chez ce grand Rav et lui raconta que, grâce à D., les bancs du Beth Hamidrach s'étaient remplis, que le Collel comptait à présent deux cents Avrékhim et il lui demanda s'il devait en accepter davantage.

« Garde toi d'une telle chose, lui répondit le Rav, car même les deux cents que tu possèdes aujourd'hui sont en danger si tu ne trouves pas de quoi les soutenir ! »

Le Roch Collel frémit à cette pensée et lui demanda à nouveau :

« Que signifie ce changement dans l'opinion du Rav ? Pourquoi, alors que je me trouvais dans une situation difficile, le Rav m'a-t-il conseillé d'accepter plus d'Avrékhim et, à présent où la situation est, grâce à D., plus stable, il me déconseille de le faire ?

- Auparavant, lui répondit-il, tu ressentais que tu n'étais pas en mesure de faire vivre ce Collel par toi-même et tu savais que Seul le Saint-Béni-Soit-Il pouvait t'aider et te protéger. De la sorte, je savais que ton salut était proche et que tu pouvais accepter d'autres Avrekhim sans compter. Mais à présent que la réussite t'a souri, le sentiment d'être parvenu à quelque chose et d'avoir construit ce Collel à la force de ton poignet a pénétré dans ton cœur. Dès lors, tout ton Collel est en danger ! »

Cela pour nous enseigner le devoir de se souvenir du Créateur au sein même de la réussite !